L'agriculture saguenayenne entre 1840 et 1950 : l'évolution de la technologie

Gérard Bouchard

Volume 43, numéro 3, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304813ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304813ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bouchard, G. (1990). L'agriculture saguenayenne entre 1840 et 1950 : l'évolution de la technologie. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43(3), 353-380. <https://doi.org/10.7202/304813ar>

Résumé de l'article

Ce texte propose une synthèse de l'évolution de la technologie agricole (procédés ou techniques, équipements, rendements) au Saguenay entre 1840 et 1950. Il fait ressortir, en particulier :

- a) sur de nombreux points, le caractère « primitif » de la technologie, aux premières décennies de la colonisation (1840/1885-90);
- b) l'existence de deux démarrages agricoles, entrecoupés d'une sorte de plateau. Le premier démarrage survint entre 1885-90 et 1905-10, le deuxième à l'époque de la Seconde Guerre mondiale;
- c) les écarts plus ou moins durables qui se creusent entre nouvelles et anciennes aires de colonisation à l'intérieur de la région - écarts imputés à un phénomène qui est ici qualifié de régression, propre aux fronts pionniers;
- d) les écarts qui se marquent également à l'échelle interrégionale, entre le Saguenay et les terroirs de la vallée du Saint-Laurent.

L'auteur insiste aussi sur les continuités qu'on observe au Québec, à des périodes différentes, entre anciennes et nouvelles régions, du fait des caractéristiques communes aux fronts pionniers. On rappelle enfin les difficultés méthodologiques reliées à ce genre de comparaisons interrégionales, dans un cadre chronologique variable.

L'AGRICULTURE SAGUENAYENNE ENTRE 1840 ET 1950: L'ÉVOLUTION DE LA TECHNOLOGIE¹

GÉRARD BOUCHARD

SOREP

Université du Québec à Chicoutimi

RÉSUMÉ

Ce texte propose une synthèse de l'évolution de la technologie agraire (procédés ou techniques, équipements, rendements) au Saguenay entre 1840 et 1950. Il fait ressortir, en particulier:

- a) sur de nombreux points, le caractère «primitif» de la technologie, aux premières décennies de la colonisation (1840/1885-90);
- b) l'existence de deux démarrages agraires, entrecoupés d'une sorte de plateau. Le premier démarrage survint entre 1885-90 et 1905-10, le deuxième à l'époque de la Seconde Guerre mondiale;
- c) les écarts plus ou moins durables qui se creusent entre nouvelles et anciennes aires de colonisation à l'intérieur de la région — écarts imputés à un phénomène qui est ici qualifié de régression, propre aux fronts pionniers;
- d) les écarts qui se marquent également à l'échelle interrégionale, entre le Saguenay et les terroirs de la vallée du Saint-Laurent.

L'auteur insiste aussi sur les continuités qu'on observe au Québec, à des périodes différentes, entre anciennes et nouvelles régions, du fait des caractéristiques communes aux fronts pionniers. On rappelle enfin les difficultés méthodologiques reliées à ce genre de comparaisons interrégionales, dans un cadre chronologique variable.

ABSTRACT

This paper sets forth an overview of the evolution of agricultural technology (techniques, equipment, yields) in the Saguenay region between 1840 and 1950. Among other features, it brings out:

- a) many instances of the «primitive» state of technology during the first decades of settlement (1840/1885-90);*
- b) the existence of two «take off», one occurring in the period 1885-90/1905-10, the other at the time of the Second World War. In-between, the change is very slow, and even non-existent to some respect;*

¹ La recherche sur laquelle est appuyé cet article a pu être réalisée grâce à l'assistance financière du Fonds FCAR (Québec), du CRSH (Ottawa) et de l'Université du Québec à Chicoutimi. Nous remercions également Jeannette Larouche pour sa contribution à l'élaboration des données, de même que Régis Thibeault qui a réalisé sous notre direction un mémoire de maîtrise sur l'agriculture au Saguenay auquel il sera fait référence à quelques reprises; voir Régis Thibeault, *Les transformations de l'agriculture au Saguenay, 1852-1971*, mémoire de maîtrise (études régionales), Université du Québec à Chicoutimi, 1988, 256 p. Enfin, Christian Dessureault, Normand Perron, Marc Saint-Hilaire, Régis Thibeault, Corinne Beutler, Serge Courville, Normand Séguin et Jacques Tremblay (agronome) ont bien voulu relire notre texte et formuler d'utiles suggestions. Cependant, l'auteur n'a pas nécessairement donné suite à toutes les suggestions et commentaires formulés et il assume donc toute la responsabilité des orientations proposées.

- c) *gaps (sometimes shortlived, sometimes not) can be observed between older and new areas of settlement. They are credited to a so-called «regression» or backyard effect typical of frontier spatial dynamics;*
- d) *gaps are also documented at the supra-regional scale, namely between the Saguenay and regions of the St-Lawrence Valley.*

The author also insists upon striking continuities existing in the Province of Quebec between old and young regions, at different points of time. Again, they are told to be attributable to common traits associated with the settlement process in general. Finally, attention is drawn on the methodological obstacles inherent to inter-regional comparisons, particularly when they involved various spatial units at different periods.

1 - CONTEXTE ET CONCEPTS

Le contexte de la présente enquête est celui d'une région de colonisation dont l'économie, plus qu'ailleurs au Québec et pendant toute son histoire, a souffert de l'éloignement par rapport aux vieilles paroisses et aux grandes voies de communication de la vallée du Saint-Laurent. En outre, la région du Saguenay est une création tardive, issue de ce qu'on pourrait appeler la seconde vague du peuplement québécois, celle qui, à partir de la décennie 1825-35, a commencé à déborder de toutes parts le corridor laurentien pour se déployer en une couronne de régions plus ou moins périphériques². Nous nous demandons quel régime agraire³ s'est mis en place dans ce contexte et comment il a évolué entre 1838-40 et 1940-50, soit les deux dates encadrantes correspondant approximativement au début du peuplement et à la fin de l'occupation de ce qu'on peut considérer comme le territoire cultivable saguenayen. Ce régime agraire ne sera toutefois considéré ici que sous l'angle de la technologie relative aux travaux de la terre et à ses productions directes ou indirectes (par exemple, les produits laitiers).

Sous ce rapport, nous savons que les mutations les plus spectaculaires ne sont pas survenues avant la décennie 1940-1950⁴. Mais ce n'est pas à dire que l'immobilisme a prévalu durant la période antérieure. On relève au contraire des changements nombreux, mais très localisés et aux rythmes très inégaux, selon les lieux et les périodes.

² Ce phénomène est rappelé dans Gérard Bouchard, «Les systèmes de transmission des avoirs familiaux et le cycle de la société rurale au Québec, du XVII^e au XX^e siècle», *Histoire sociale/Social History*, 16,31 (mai 1983): 35-60; Gérard Bouchard, «Un nouvel espace historiographique: la dynamique interrégionale et le cycle de la société rurale québécoise du 17^e au 20^e siècle», *Proceedings of the Eleventh Meeting of the French Colonial Historical Society/Actes du colloque de la French Colonial Historical Society*, Québec (mai 1985): 97-109.

³ Nous empruntons le concept à la vieille tradition géographique française remontant à Vidal de la Blache et représentée par des auteurs comme J. Sion, A. Demangeon, E. de Martonne. Les historiens L. Febvre et M. Bloch s'en sont aussi inspirés pour désigner la combinaison d'éléments techniques, culturels et sociaux qui entrent dans les modes d'exploitation du sol. Voir par exemple Marc Bloch, *Mélanges historiques* (Paris, S.E.V.P.E.N., Bibliothèque générale de l'École pratique des hautes études, VI^e partie, La vie rurale, 1963), 2: 648-669.

⁴ Voir Régis Thibeault, *op. cit.*

Outre qu'il attire l'attention sur les facteurs exogènes influant sur l'évolution de la technologie agricole, ce fait invite à en observer le cours sous divers angles, qui tracent en même temps le parcours que nous allons suivre ici. Nous nous interrogerons d'abord sur l'état de la technologie aux premières décennies de l'exploitation du sol. Puis nous chercherons à périodiser et à cartographier les changements subséquents, avec le souci de relever une possible différenciation à l'échelle des paroisses et des micro-régions. À une échelle plus étendue, une tentative très modeste sera esquissée afin de situer la trame saguenayenne dans le cadre laurentien et québécois. Enfin, dans un article subséquent, l'essor de l'industrie laitière au Saguenay sera pris en exemple pour faire ressortir certains facteurs de changement et de freinage qui ont agi sur cette agriculture régionale.

Mise à part la périodisation à construire, la principale hypothèse à vérifier ici est reliée aux modalités spatiales de l'évolution technologique. Dans la mesure où le peuplement régional a progressé par bonds, d'abord à partir de Charlevoix, puis d'une micro-région à l'autre au sein du Saguenay (cf. infra), on se demande si ces bonds ne se seraient pas accompagnés, à chaque fois, d'une sorte de régression au moins provisoire dans l'état des moyens de production. Ainsi l'évolution technologique, modulée sur les étapes de l'occupation du sol, aurait été ponctuée *spatialement* d'une succession d'avances puis de reculs: au lieu d'une diffusion pour ainsi dire linéaire des progrès techniques, on observerait un étalement fragmenté, par saccades. Ceci dit, les données disponibles à l'échelle d'unités spatiales un peu fines sont très fragmentaires et ne se prêtent pas aisément à la construction de séries. Comme on s'en doute, cette contrainte restreint considérablement la portée de notre enquête, qui se fonde principalement sur une lecture exhaustive des journaux régionaux entre 1880 et 1930, l'exploitation des recensements canadiens publiés et du manuscrit du recensement de 1871, deux corpus de mémoires d'anciens et une enquête par questionnaire⁵. Parallèlement, diverses sources publiques ou privées

⁵ Le premier corpus de mémoires d'anciens est celui de la Société historique du Saguenay. Conservé aux Archives nationales du Québec à Chicoutimi, il comprend plus de 900 transcriptions d'entrevues réalisées pour la plupart entre 1930 et 1970. Le deuxième corpus comprend 150 entrevues que nous avons effectuées entre 1968 et 1985 auprès d'agriculteurs âgés. Quant à l'enquête par questionnaire, elle a été réalisée également par nos soins entre 1979 et 1983 auprès de 52 cultivateurs saguenayens âgés de 75 ans et plus. Voir Gérard Bouchard, *Questionnaire sur l'évolution de l'agriculture et de la société rurale au Saguenay depuis le début du 20^e siècle*, septembre 1983, 85 p. On aura compris que seules des entrevues du premier corpus peuvent témoigner des premières décennies de la colonisation saguenayenne. Ce programme d'entrevues a été mis en marche au début de la décennie 1930-40. Les personnes dont les propos ont été recueillis étaient ordinairement âgées de 75 à 85 ans. Celles qui ont été interrogées avant 1945 (il s'en trouve quelques dizaines) avaient donc atteint l'âge adulte vers 1875-85, ce qui signifie qu'elles ont pu témoigner directement de l'état de l'agriculture saguenayenne avant même sa conversion à l'industrie laitière vers la fin du siècle. Pour cette raison, nous pensons qu'il s'agit là d'une source très fiable et même d'une valeur exceptionnelle; en histoire agraire, il est assez rare en effet que des archives conservent le témoignage des acteurs eux-mêmes. Enfin, en ce qui

ont aussi été utilisées; elles seront mentionnées en cours de route. Pour des raisons du même ordre, il sera difficile d'intégrer la trame de l'évolution technologique saguenayenne à la trame laurentienne ou québécoise. L'état présent de la recherche en ce domaine nous limitera forcément à une ébauche très sommaire⁶.

Un mot enfin sur les concepts. Par technologie agricole, nous désignons ici les équipements ou moyens de production au sens strict (sources d'énergie, édifices, machines, outils) ainsi que les procédés ou techniques (labour, fertilisation, assolement, etc.). Concrètement, il n'est pas toujours aisé de distinguer entre l'outil et la machine. En général, on s'accorde à reconnaître que celle-ci se démarque de l'autre par des éléments de complexité et d'autonomie motrice, reléguant ainsi au second rang l'intervention manuelle. Convenons aussi que la rationalisation renvoie au perfectionnement des procédés, et la mécanisation à celui des équipements (Tableau 1)⁷.

Cela dit, la relative pauvreté des sources et l'espace ici imparti ne permettent pas de retenir toutes les variables qui composent le champ de la technologie agricole. Notre attention se concentrera sur un certain nombre d'outils, de machines et de procédés, pris en quelque sorte comme témoins.

Mais auparavant, il importe de mettre en place, au moins dans ses grandes lignes, le cadre économique à l'intérieur duquel sont survenus

concerne les journaux, ils ont été utilisés avec beaucoup de circonspection. Les chroniques sur l'agriculture donnaient souvent la parole à des réformateurs de tous genres qui débattaient de leurs idées: nous nous sommes bien gardé de confondre celles-ci avec la réalité qu'ils dénonçaient. Trois hebdomadaires ont surtout été utilisés; ce sont le *Progrès du Saguenay*, le *Lac Saint-Jean* et le *Colon*.

⁶ Parmi les principaux textes disponibles sous ce rapport, mentionnons Louise Dechêne, «Observations sur l'agriculture du Bas-Canada au début du XIXe siècle», Joseph Goy et Jean-Pierre Wallot, dir., *Évolution et éclatement du monde rural: France Québec XVIIe-XXe siècles* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1986), 189-202; Claude Blouin, «La mécanisation de l'agriculture entre 1830-1890», Normand Séguin, dir., *Agriculture et colonisation au Québec* (Montréal, Boréal Express, 1980), 93-111; Normand Perron, «Genèse des activités laitières, 1850-1960», Normand Séguin, dir., *Agriculture et colonisation au Québec* (Montréal, Boréal Express, 1980), 113-140; et quelques monographies: Léon Gérin, «L'habitant de Saint-Justin», J.-C. Falardeau, dir., *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin* (Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1968), 49-128; C.-H.-P. Gauldrée-Boilleau, «Paysan de Saint-Irénée de Charlevoix en 1861-1862», Pierre Savard, dir., *Paysans et ouvriers québécois d'autrefois* (Québec, Presses de l'Université Laval, 1968), 19-76. Sous ce rapport, d'importantes recherches sont en cours cependant, parmi lesquelles celles de Lise Saint-Georges et de Christian Dessureault, au département d'histoire de l'Université de Montréal.

⁷ En pratique, on peut considérer que ce qu'on appelle parfois la motorisation est la forme privilégiée — mais non exclusive — prise par la mécanisation. Par ailleurs, il est utile de préciser que, tout en s'appuyant dans la mesure du possible sur des références accréditées (telles André-Georges Haudricourt, *La technologie science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques* (Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1988), 338 p.; Maurice Dumas, *Histoire générale des techniques* (Paris, Presses universitaires de France, 1968), tome 3, 884 p.; Jean-Michel Clément, dir., *Larousse agricole* (Paris, Larousse, 1981), 1207 p.; Conseil international de la langue française, *Dictionnaire d'agriculture et des sciences annexes* (Paris, Agence de coopération culturelle et technique, La Maison Rustique, 1977), 219 p.), nos définitions s'en éloignent aussi quelque peu; en effet, il ne semble pas régner ici de stricte orthodoxie.

TABLEAU 1
La technologie agricole
 (Schéma de conceptualisation)

Équipements (moyens de production)		Procédés (ou techniques)
<i>Éléments constitutifs</i>	<i>Exemples</i>	
— Outils	Faucille Javelier Fléau Charrue Hache-paille	Fertilisation des sols Labour Assolement Égouttement Ensemencement Alimentation du bétail Défrichements Récolte
— Machines	Faucheuse Pilotis Épandeur Batteuse Trayeuse	Battage Croisement, reproduction du bétail Calendrier des travaux Division du travail Etc.
— Sources d'énergie	Manuelle Animale Mécanique	
— Édifices	Silo Abri à fumier Grange	
<i>Évolution:</i>	<i>Mécanisation</i> (incluant motorisation)	<i>Évolution: Rationalisation</i>

les changements dont il sera fait état dans la suite de cet article. Jusqu'en 1880-85, l'agriculture du Saguenay était largement autosubsistante. Il faut se rappeler que cette région n'a été ouverte au peuplement blanc qu'à partir de 1838. Durant les quatre premières décennies, les travaux de défrichement ont progressé assez rapidement, poussés par l'élan migratoire (environ 15 000 immigrants entre 1838 et 1881) et par la vigueur de l'accroissement naturel, lesquels firent grimper la population à 25 000 habitants en 1881. Quant à la superficie totale «améliorée», selon les recensements canadiens, elle est passée de 13 086 acres en 1852 à 103 375 en 1871 et à près de 150 000 en 1881. Mais le développement strictement agricole, lui, marquait le pas. Dans le contexte d'isolement où se trouvait alors cette région — qui ne fut reliée par chemin de fer à la vallée du Saint-Laurent qu'en 1887-88 — les colons eurent des contacts très épisodiques avec le marché extra-régional. Ils étaient ainsi entièrement livrés aux rigueurs de l'économie agro-

forestière, comme il est arrivé dans presque toutes les nouvelles régions du Québec à leur phase pionnière.

L'industrie laitière, à mesure qu'elle s'implanta à partir de la décennie 1880-90, fut à l'origine de changements importants en accentuant et en étendant les rapports avec le marché. Mais, comme nous aurons l'occasion de le dire plus loin, il ne s'ensuivit pas à court terme de changements structurels en profondeur, si bien que le modèle de l'économie mixte, appuyée sur la pluriactivité, subsista encore pendant quelques décennies. En fait, sur le plan du système de production et de ses paramètres culturels et sociaux, les mutations décisives semblent avoir coïncidé avec la Seconde Guerre mondiale.

2 - LA TECHNOLOGIE PRIMITIVE

Nous entendons par technologie primitive celle qui prévalait aux premières décennies de la colonisation. Mais on verra qu'à plus d'un égard aussi, le mot pourrait être pris au sens propre, tant les instruments et les pratiques agricoles étaient rudimentaires. Les données que nous présentons valent surtout pour les 40 ou 50 premières années de la mise en valeur du sol (soit la période 1840/1885-90); elles renvoient donc essentiellement à la sous-région du Haut-Saguenay et au sud du Lac Saint-Jean (Carte 1).

A - Défrichements

Les travaux de défrichement consistaient à abattre et brûler les arbres, essoucher et nettoyer la terre, la «casser» par des labours profonds, répétés, et l'ensemencer. Au Saguenay, on défrichait soit «à la javelle», soit plus couramment «à l'abattis». Dans le premier cas, on coupait les arbres et on les laissait joncher le sol. Lorsqu'une grande surface était ainsi «déblayée», on y mettait le feu. Dans le deuxième cas, on procédait plus méthodiquement (et sans doute plus prudemment?) en dégageant de plus petites étendues, en empilant les troncs d'arbres et les aulnes et en y mettant le feu. Après la fonte des neiges, on «levait» ainsi quelque 100 ou 200 pieds d'abattis qu'on faisait brûler le soir et la nuit, sans doute pour ne pas retarder le travail du jour.

Trop «vertes», les souches ne brûlaient pas. On semait autour en attendant qu'elles pourrissent. Après 8, 10 ou 15 ans (selon leur taille), on pouvait enfin les arracher. Dans le pire des cas, on se servait de billes de bois faisant levier («rances», «orgueils») qu'on enfonçait sous la souche. Les enfants exerçaient une pression sur l'extrémité du levier pendant que le père coupait les racines à la hache. Quelques-uns avaient recours au cabestan («arrache-souche»). Mais la majorité utilisait le boeuf ou le cheval. Les terres très sablonneuses et les savanes posaient moins de difficultés; les racines y étaient moins profondes et cédaient

Carte 1

(SOREP)

plus facilement. Il fallait ensuite remplir les trous. Quand une grosse roche faisait obstacle, on y allumait un feu d'abattis pour la chauffer. On la faisait ensuite éclater en y déversant des chaudières d'eau froide.

Après avoir levé un abattis, il fallait encore compter au moins 10 ou 15 ans avant que cette pièce de terre ne puisse être exploitée à peu près normalement. Il restait en effet à en extraire toutes les racines, à l'ameubler et à l'égoutter — ou à l'irriguer, mais ce problème ne se posait guère au Saguenay où la pluie et les cours d'eau sont abondants. Certes, la durée de mise en valeur d'une terre pouvait être abrégée par une grande affluence de main-d'œuvre ou par des sols particulièrement avantageux. Encore faut-il se méfier de nombreux témoignages: les mesures les plus diverses sont rapportées, allant de 1 à 25 acres de terre «faite» par année. Mais le sens qu'il faut leur donner est lui aussi très variable. On se réfère parfois à la dimension de l'abattis, parfois à la surface qui a été effectivement dégagée et brûlée, ou encore à l'étendue qui a été essouchée et déracinée. Le nombre d'acres ensemencées est lui-même trompeur puisque, comme on l'a vu, on pouvait commencer à cultiver dès après l'abattis, entre les souches et sans même labourer⁸. Le croisement des références les plus précises, en particulier celles données devant la Commission d'enquête sur la colonisation qui a siégé au Saguenay en 1903⁹, permet d'établir une norme approximative d'une acre par année en moyenne de terre vraiment «faite». Mais cette norme n'a véritablement de sens que sur une longue période, en vertu de ce qui a été dit plus haut. Et les mesures les plus fiables sont précisément celles qui sont données à cette échelle: il fallait, dit-on, une génération pour mettre une terre en valeur (en l'occurrence, une trentaine d'acres). Par ailleurs, il est évident que la norme proposée ici pouvait varier d'une paroisse et d'une famille à l'autre¹⁰ et que les travaux de défrichement se poursuivaient à la génération suivante.

B - Procédés cultureux

Après l'abattis, on semait immédiatement sur les brûlis, en se servant de la pioche pour enfouir les graines. À cause des racines, ce n'est que trois ou quatre ans plus tard qu'on pouvait tant bien que mal com-

⁸ Exemple de notation imprécise, parmi une quinzaine d'autres du même genre: cette famille du Lac Saint-Jean (père, mère et huit enfants) qui a «défriché» une cinquantaine d'acres en 15 ans; Archives nationales du Québec à Chicoutimi (à l'avenir ANQ-C), Fonds de la Société historique du Saguenay (à l'avenir FSHS), Mémoire no 504.

⁹ Cf. Commission de Colonisation, *Rapport de la Commission de Colonisation. Annexes. Enquête au Lac St-Jean* (Québec, 1904), 176 p.

¹⁰ Étudiant 15 cantons ontariens colonisés durant la première moitié du XIXe siècle, Peter A. Russell suggère une norme très voisine de la nôtre, avec des rythmes annuels variant entre 1,23 et 1,47 acres. La qualité très inégale des sols saguenayens explique sans doute l'écart — peu important au demeurant — entre les deux estimés. Russell parle lui aussi d'une génération à propos du temps nécessaire à la mise en valeur d'une exploitation. Voir Peter A. Russell, «Upper Canada: a Poor Man's Country? Some Statistical Evidence», D. H. Akenson, ed., *Canadian Papers in Rural History*, 3, (1982): 136-138.

mencer à labourer. Alors, peu à peu, se mettait en place le cycle annuel des travaux agricoles. À l'aide de notations très diverses, ponctuelles la plupart du temps, il a été possible de reconstituer ce calendrier avec précision (Tableau 2)¹¹. Notons cependant que dans certains cas les durées représentées sont variables. Ainsi, le temps des semences, en temps normal, s'étendait sur un mois environ dans l'ensemble de la région. Mais, selon les années, il pouvait commencer entre la première et la dernière semaine de mai, cette variation dépendant des gelées plus ou moins tardives et des difficultés d'égouttement des terres. De même, si dans l'ensemble les labours étaient répartis entre l'automne et le printemps, la plupart des cultivateurs les effectuaient d'une seule traite, mais plus souvent au printemps qu'à l'automne. Comme on hersait très peu et très mal, une croûte se formait sur les labours d'automne qui gênait l'ensemencement au printemps. Plusieurs préféraient donc labourer au début de la belle saison.

Quelques privilégiés labouraient avec des chevaux. Mais la majorité utilisait les boeufs, qui présentaient l'avantage de pouvoir être abattus pour la consommation lorsque devenus trop vieux¹². Les plus démunis se contentaient d'atteler une vache ou labouraient tout simplement à la pioche¹³. Les techniques de fertilisation du sol étaient également rudimentaires. Au printemps, on étendait avec un soin très inégal le fumier accumulé durant l'hiver et dont les quantités étaient très variables: par manque de fourrage, plusieurs cultivateurs réduisaient à l'automne la taille de leur troupeau déjà très mince, quitte à racheter au printemps. Cette pratique avait évidemment pour effet de diminuer la quantité d'engrais disponible. On tentait de compenser par des moyens de fortune, par exemple — là où c'était possible — en utilisant le varech recueilli à marée basse sur les rives du Saguenay. Après l'épandage et, le cas échéant, le hersage, on semait à la volée, le sac sur l'épaule, des graines prélevées la plupart du temps sur la récolte de l'année précédente et dont on avait pris soin de faire bénir une certaine quantité à l'église (ordinairement le jour des Rogations). «Les semences sont insuffisantes et le fourrage très pauvre», se plaignaient les inspecteurs du gouvernement. Mais les colons ne possédaient pas l'argent qui leur aurait permis de remédier à cela en achetant des graines de qualité.

¹¹ Nous nous sommes concentré ici sur les travaux agricoles les plus importants, mettant de côté des tâches comme le soin des animaux, le sarclage, la boucherie, etc.

¹² Les habitants aimaient discourir sur la valeur comparée du boeuf et du cheval. Ainsi, selon certains connaisseurs, le boeuf comprenait plus facilement le français que l'anglais; pour le cheval, c'était le contraire...; ANQ-C - FSHS, Mémoire no 285: 5. On tenait aussi que, contrairement au cheval, le boeuf ne faisait pas marche arrière, qu'il avançait à petits pas, etc.

¹³ Nous possédons plusieurs références attestant cette pratique; voir notamment ANQ-C - FSHS, Mémoires no 62: 97, et no 159: 21; Victor Tremblay, *Alma au Lac Saint-Jean, son histoire* (La Société historique du Saguenay, no 18, 1967), 512 p.; Annette S. Fortin, *Beaux souvenirs d'Hébertville* (Alma, Ouellet et Bilodeau, s.d.), 285 p. Les entrevues que nous avons nous-même réalisées y font souvent référence également.

TABLEAU 2
Calendrier des travaux agricoles
aux premières décennies de la colonisation du Saguenay,
(1840-1890)

	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Septembre	Octobre	Novembre	Décembre	Janvier	Février	Mars
— Coupe du bois de poêle												
— Abattis (Défrichement)												
— Entretien, réparation des bâtiments												
— Épandage (fumier)												
— Semences												
— Fossés, rigoles (creusage, entretien)												
— Clôtures												
— Fenaïson												
— Moisson												
— Labour												
— Battage												

Note: Pratique générale: _____ Pratique à caractère exceptionnel: - - - - -

Toutes les récoltes étaient effectuées manuellement¹⁴ ainsi que, dans la plupart des cas, le battage. En plus, tout comme dans Charlevoix, certains colons pilaient eux-mêmes le grain au lieu de le porter chez un meunier trop éloigné.

On observe la même précarité, la même absence de raffinement dans la reproduction et le soin du bétail. Sur ce point, toutes nos sources convergent: autant ces agriculteurs étaient des «faiseurs de terre», autant ils étaient insouciants du soin des animaux: races «défectueuses», «dégénérées», bêtes mal nourries, «chicotues», sales, misérables, telles sont les épithètes qui reviennent le plus souvent sous la plume de nombreux observateurs. On ignorait tout à fait la reproduction sélective jusqu'à la fin du XIXe siècle. On vit alors apparaître, bien timidement, autour de Chicoutimi les premiers spécimens de vache jersey¹⁵. Mais il a fallu plusieurs décennies avant que cette pratique ne se généralise. Les habitants se méfiaient de ces bêtes coûteuses et fragiles, sujettes selon eux à toutes sortes de maladies.

Plus que toute autre chose peut-être, l'alimentation des vaches en hiver faisait le désespoir des conférenciers agricoles. Bon an mal an, le fourrage faisait toujours défaut, soit parce qu'il venait en quantité insuffisante¹⁶, soit parce que sa valeur nutritive était médiocre — du fait qu'il était coupé trop tard. Tout cela poussait les fermiers aux recettes les plus sommaires. À l'approche de l'hiver, comme il vient d'être dit, plusieurs réduisaient la taille de leur troupeau en sacrifiant quelques bêtes à la boucherie. Cette pratique était un moindre mal, car, en plus de produire un revenu, elle contribuait à assainir le troupeau, les éléments les plus chétifs étant d'abord sacrifiés. En ce qui concerne la nourriture, on palliait le manque de fourrage en récoltant, autant qu'on le pouvait, le «foin bleu» qui poussait au bord des lacs et des rivières. Plus généralement, on servait aux vaches de la paille, parfois enrichie d'un sirop toujours très spécial, dont le cultivateur conservait le «secret» et qui avait pour fonction de vaincre la répugnance de l'animal à consommer ce qu'on lui offrait. Pour le reste, la qualité nutritive de la paille n'en était pas beaucoup rehaussée. Si celle-ci venait à manquer, on servait aux vaches leur propre litière ou celle des chevaux, pratique dont on retrouve trace jusqu'en 1930-40. Assez couramment aussi, on récupérait alors la paille («chaume») dont on s'était servi pour recouvrir le toit de la grange et des autres dépendances. Les couvertures demeuraient ainsi «déchaumées» jusqu'à la récolte suivante. Et, dans la pire

¹⁴ En 1871, dans l'ensemble de la région, on trouvait sur une quinzaine de fermes seulement un râteau à cheval, une moissonneuse, une faucheuse et une batteuse; Premier recensement du Canada, 1871, vol. 3.

¹⁵ *Le Progrès du Saguenay* (12 octobre 1893): 2.

¹⁶ En réalité, et comme on verra plus loin, la plupart des cultivateurs ne tenaient pas vraiment à en produire davantage, étant habitués à l'idée que la saison de lactation se terminait avec l'automne.

extrémité, on donnait aux vaches des branches d'arbre ou encore, comme à Sainte-Jeanne-d'Arc (Lac Saint-Jean), on les nourrissait avec de la «pulpe» en feuilles (sous-produit de pâte mécanique destinée à la fabrication du papier) achetée à l'usine de Péribonka, qu'on faisait tremper au préalable dans de l'eau avec du son¹⁷. Comme on s'en doute, ces pratiques alimentaires donnaient des animaux défailants qu'il fallait «lever par la queue» à la fin du printemps pour les remettre sur pattes et conduire aux pâturages.

Il n'y a guère mieux à dire des cochons, «cornus et osseux», qui mangeaient beaucoup et ne prenaient pas de graisse¹⁸, ou des ovins. Quant aux poules, mal nourries, mal soignées, elles ne poussaient pas de tout l'hiver¹⁹. Finalement, seul le cheval, orgueil et vice de l'habitant aisé, échappait aux vicissitudes du régime agraire. À cause des nécessités de la vie quotidienne, à cause aussi de l'attachement, de l'amitié qu'il inspirait, il avait droit à un traitement privilégié. En cas de disette, on enlevait sans hésiter le foin et même la paille aux vaches pour en nourrir les chevaux (on parle ici de bêtes de trait principalement). Assez tôt aussi, on s'est soucié d'en améliorer la race. À la fin du XIXe siècle, tous les habitants de la région connaissaient Calvados, un fier reproducteur normand acquis au coût de 1 000\$ en 1894 par la Société d'Agriculture du comté de Chicoutimi et qui connut une carrière très prodigue, dispensant généreusement ses soins pendant une dizaine d'années dans le Haut-Saguenay²⁰.

Enfin, le système d'assolement²¹ laissait généralement peu de place aux sophistications. Ce n'est pas tant la durée du cycle ou la rotation elle-même qui était en cause que l'absence de diversité dans les cultures et le peu de soins mis aux travaux de la terre (Tableau 3). Dans la plupart des cas, le cycle durait de quatre à six ans et se déployait sur trois soles: céréales ou «grains», fourrage, pacage. Sur la foi de nos sources²², et compte tenu des variantes indiquées au tableau 3, on peut affirmer que ce système était pratiqué par neuf cultivateurs sur dix au moins. En début de cycle, on labourait, fumait et semait la sole de grains. On pouvait alors récolter deux années d'affilée sans avoir à fertiliser la terre, à condition de pratiquer une alternance de céréales

¹⁷ On assure que cette recette faisait des miracles, les vaches se mettant tout de suite à engraisser... Sur ce sujet, voir par exemple ANQ-C - FSHS, Mémoires no 400: 4 et no 415: 68.

¹⁸ Voir par exemple Léon Provancher, «L'agriculture: l'état où en est l'art en cette province, les moyens de la faire progresser», *Le naturaliste canadien*, 6, 124 (avril 1879): 97-119.

¹⁹ Mais il était presque coutumier d'en maintenir une en bonne santé; on tenait à avoir des oeufs pour Pâques, et aussi pour la nourriture des malades ou des personnes plus «délicates».

²⁰ À partir du 8 février 1894, on peut suivre ses péripéties grâce au *Progrès du Saguenay* qui croyait devoir ainsi sacrifier à l'intérêt de ses lecteurs.

²¹ «Un legs du passé», disait Raoul Blanchard, *L'Est du Canada français* «Province de Québec» (Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, Publications de l'Institut scientifique franco-canadien, 1935), 2: 127.

²² Divers corpus d'entrevues (cf. note 5), journaux locaux, rapports d'inspecteurs ou de conférenciers agricoles; Raoul Blanchard, *op. cit.*, 336 p.

TABLEAU 3
Système d'assolement
Saguenay, seconde moitié du XIXe siècle

Rotation (cycle)	Soles (cultures)	Superficie	Variantes
Un ou deux ans	Grains (Alternances ou combinaisons diverses de blés et d'avoine)	De 25% à 30% de la terre défrichée	À la dernière année de grains, les meilleurs cultivateurs y mêlaient souvent des plantes fourragères, récoltées l'année suivante
Un ou deux ans	Foin	De 30% à 35%	S'étendait parfois sur trois ans. Pouvait faire place aussi, chez une minorité, à des «graines» de fourrage (graminées ou légumineuses)
Un ou deux ans	Pacage	Variable, selon la sole mise au repos	Il arrivait que le pacage s'intercale entre les grains et le foin

(avoine, blés). On passait ensuite au foin, toujours sans fumer, le chaume laissé sur le champ et décomposé durant la saison morte tenant lieu d'engrais. Suivait le pacage, pendant une ou deux années. Une sole était donc labourée et engraisée tous les quatre ou cinq ans environ. On reprochait à ce système la sole de pacage (jugée improductive, même si elle pouvait avoir pour effet d'engraisser la terre) de même qu'une absence de variété, en particulier dans les espèces cultivées et dans leur rotation. Les agriculteurs saguenayens se seraient ouverts bien tardivement à diverses espèces de légumineuses, de graminées et de cultures sarclées. Ils se seraient aussi montrés longtemps récalcitrants à préparer adéquatement la terre par des travaux rigoureux d'égouttement, de hersage et d'aplanissement au moyen du rouleau.

C - Outils et machines

La machinerie et l'outillage se réduisaient au strict essentiel. En ce qui concerne d'abord le travail de la terre on labourait, exceptionnellement, à la pioche ou à l'aide d'une herse²³. Autrement, on se

²³ Ainsi, vers 1880 à Saint-Félicien, Jean-Baptiste Chartre utilisait une herse en guise de charrue; ANQ-C - FSHS, Mémoire no 60: 80.

servait d'une charrue à rouelles en bois avec pointe de fer (la charrue dite «canadienne»), mais apparemment dépourvue de versoirs (ou «oreilles»), à laquelle on pouvait atteler de deux à quatre bêtes²⁴. Très souvent, l'instrument était fabriqué par un artisan du village, sinon par le cultivateur lui-même. Il en allait ainsi avec la herse, dont le cadre était fait de bois également, avec des dents parfois de fer, parfois de merisier. Le râteau à foin (tiré par un cheval ou par un boeuf) était rare et le rouleau encore davantage, tandis que le scarificateur était inconnu²⁵. Par ailleurs, le semoir commença à se répandre vers la fin du siècle, mais nulle part nous n'avons trouvé mention de l'épandeur pour la période ici considérée. On suppose que le fumier était transporté à l'aide d'un tombereau puis dispersé à la pelle.

On coupait le foin à la faux, mais, pour les grains, il semble qu'on utilisait presque uniquement la faucille²⁶. Pour former les gerbes, il fallait faire les liens avec la tige du grain, tâche qui était souvent confiée aux femmes et aux jeunes filles. Vers 1885-1890, la faucheuse et la moissonneuse commencèrent à gagner en popularité dans l'est de la région. Une quinzaine d'années auparavant, le moulin à battre avait commencé à y remplacer le fléau, jusque-là seul instrument utilisé pour le battage. On s'y adonnait de préférence par temps froid, la paille et l'épi se séparant alors plus facilement. Les premiers moulins à battre étaient des machines grossières actionnées par une sorte de manège. Constitué d'un pont ou plancher sur rouleaux, un cheval ou un mouton y marchait sur place, imprimant ainsi son mouvement à la machine²⁷. Au sortir de la batteuse, la graine devait encore être séparée manuellement de la balle qui l'enveloppait au moyen du van ou du crible.

D - Mesures de rendement

On peut juger de l'efficacité de cette technologie par la production des cultures et des vaches laitières²⁸. S'agissant des rendements agraires,

²⁴ Sur ce point encore une fois comme sur plusieurs autres, nous résumons une vingtaine de témoignages ou notations éparses dont il serait fastidieux d'identifier chaque fois la source. Nos fichiers sont toutefois ouverts aux intéressés.

²⁵ Énoncés confirmés par le recensement canadien de 1871 (manuscrit du recensement agricole — non disponible pour les années subséquentes).

²⁶ Ainsi, s'agissant de l'avoine ou des blés, c'est toujours par référence à la faucille qu'on donnait les mesures de rendement (on disait par exemple qu'un bon homme coupait un «arpent» (acre) par jour). Beaucoup plus légère que la faux, on estimait que la faucille permettait un travail plus fin, évitant le gaspillage et ménageant les épis trop mûrs. Mais nous avons aussi trouvé quelques références au javelier.

²⁷ La langue des habitants désignait de diverses façons ce mécanisme: pilotis, pilasseux, piétineuse, trépineuse, aspar (dérivé de «horsepower»)...

²⁸ Pour des raisons de méthode, nous n'étudions pas ici le rendement de l'élevage. En effet, cet exercice mènerait à des résultats plus ou moins éclairants du fait qu'en ce domaine, les critères de la réussite ont beaucoup changé. Par exemple au XIX^e siècle, la valeur d'un cochon était proportionnelle à son poids, les habitants reconnaissant au lard toutes sortes de vertus. Plus tard, on s'est mis progressivement à apprécier la viande elle-même, au détriment du gras. Dans ce contexte, le poids devenait un indice beaucoup moins significatif.

une mise en garde s'impose d'abord. Pour la deuxième moitié du XIX^e siècle (et le premier quart du XX^e siècle au moins), les données agrégées à l'échelle de la région et même des comtés sont trompeuses. Les moyennes dissimulent une très grande diversité d'une paroisse à l'autre. Les aires récemment ouvertes à la colonisation se caractérisaient ordinairement par des rendements très élevés qui déclinaient progressivement ensuite, pour atteindre une sorte de plancher. Ce phénomène particulier aux terres neuves est bien connu. Les sources que nous avons exploitées sont remplies de références enthousiastes à des rendements en effet spectaculaires: des champs d'avoine «à hauteur d'homme», des rendements en blé de 20, de 30 ou même de 35 pour un. On prétendait avoir observé sur un champ d'abattis à Péribonka (Lac Saint-Jean) une récolte de 80 minots d'avoine à l'acre, sans engrais²⁹.

Pour cette raison, les données que nous présentons au tableau 4 doivent être utilisées avec prudence: ce sont des approximations reflétant des stades de développement et des modes d'exploitation hétéroclites. Par ailleurs, il faut tenir compte du fait que ces rendements pouvaient varier sensiblement d'une année à l'autre³⁰ et d'un cultivateur à l'autre³¹.

La mesure des rendements laitiers évite le biais relatif aux terres neuves et, sous ce rapport, fournit des indicateurs de développement plus fiables. Parmi ces derniers, le plus éclairant consiste dans la quantité moyenne de lait (en kilogrammes) produite annuellement par une vache. Cette information n'est pas fournie par les recensements canadiens avant 1911. Toutefois, à en juger par l'évolution ultérieure de cette variable (courbe en progression presque continue), il est permis d'inférer que l'indicateur prend une valeur inférieure à 1 500 kilos pour les dernières décennies du XIX^e siècle³². Étant donné que, sur la plupart des fermes, la saison de lactation durait environ six mois, on obtient ainsi une moyenne maximale de 250 kilos par mois. Ce chiffre pouvait s'élever jusqu'à 400 kilos chez l'élite des cultivateurs, par exemple ceux qui participaient au concours provincial du mérite agricole³³. Mais on comprendra, encore une fois, que ces données font fi de variations saisonnières très importantes. Les rendements étaient à leur maximum en juin-juillet et ils fléchissaient de 20% environ dès le mois suivant, s'il faut en croire les résultats d'un test portant sur près de 600 vaches de la région, effectué en 1906 par le ministère fédéral de l'Agriculture³⁴.

²⁹ *Le Lac Saint-Jean* (14 novembre 1907): 6.

³⁰ L'été 1889, par exemple, fut extraordinaire. On alla jusqu'à doubler les quantités récoltées l'année précédente: *Le Progrès du Saguenay* (19 septembre 1889): 2.

³¹ Nous conservons un fichier — difficilement utilisable pour ce genre d'étude — des performances réalisées par un échantillon des meilleurs exploitants entre 1880 et 1900.

³² Régis Thibeault, *op. cit.*, 129.

³³ Pour l'année 1899, voir *Documents de la Session*, 63 Victoria, A. D. 1899-1900, 35 (Rapport des juges).

³⁴ *Le Progrès du Saguenay* (30 août 1906): 3.

TABLEAU 4
Rendements moyens des cultures
Saguenay, seconde moitié du XIX^e siècle (a)

Cultures	Évolution des rendements durant la période
Blé (froment)	Aux environs de 10 boisseaux/acre. En baisse dans le dernier tiers du siècle.
Avoine	Entre 12 et 15 boisseaux/acre. Peu de variations mais données ponctuelles.
Foin	Hausse rapide de 0,5 à 1,0 tonne/acre entre 1871 et 1891. En fin de période: déclin dans les vieilles paroisses de l'est.
Seigle	Entre 10 et 15 boisseaux/acre. Données parcellaires.
Orge	En croissance très rapide. Stabilisation en fin de période à 12-16 boisseaux/acre.

(a) Voir texte pour commentaire méthodologique.

Source: Recensements canadiens, d'après Régis Thibault, *op. cit.*, chap. IV. Du même, on consultera le chapitre I pour un examen critique des données des recensements (changements de définition, confusion dans les unités de mesure, etc.). Nous ne croyons pas devoir reprendre cette discussion ici.

Indépendamment du niveau des rendements obtenus, la saison de lactation était si brève que la production annuelle demeurerait très modeste. Le lait d'hiver était recherché, mais pour la consommation domestique seulement, en particulier pour l'alimentation des nouveau-nés lorsque la mère, pour une raison ou l'autre, «tarissait»³⁵. Une vache qui vêlait à l'automne (c'était exceptionnel) et qui donnerait donc du lait pendant l'hiver était presque toujours mise en vente et trouvait aisément preneur. Mais, dans l'ensemble, l'économie de la ferme saguenayenne s'accommodait fort bien de la saison morte et, sauf une minorité d'exploitants plus dynamiques, on ne cherchait guère à étirer la saison de lactation. L'année agraire y trouvait une sorte d'équilibre, non stationnaire toutefois puisqu'il faisait place à une dynamique de la reproduction familiale axée sur l'expansion physique du terroir plutôt que sur l'augmentation de sa capacité de produire³⁶.

³⁵ Dans cette éventualité, on mettait du lait à congeler dans des vaisseaux, pour être consommé durant l'hiver.

³⁶ Nous nous sommes expliqué là-dessus. Voir Gérard Bouchard, «Co-intégration et reproduction de la société rurale. Pour un modèle saguenayen de la marginalité», *Recherches sociographiques*, 29,2-3 (1988): 283-310. Des pratiques agricoles apparemment paresseuses, typiques d'une économie de subsistance, y étaient associées à des activités d'appoint étroitement reliées au marché. Selon nous, des rapports de «co-intégration» unissaient l'économie familiale à l'économie capitaliste: chacune tirait parti de l'autre afin d'assurer sa reproduction et sa croissance (ou son expansion).

3 - CALENDRIER DES MUTATIONS

L'objectif de la présente partie est de périodiser les principales mutations survenues à partir de la fin du XIXe siècle, parallèlement à l'introduction de l'industrie laitière. Nous tenterons ensuite (partie 4), dans une perspective comparative, de dégager quelques paramètres spatiaux de cette évolution, d'abord à l'intérieur du Saguenay, ensuite par rapport à Charlevoix et à d'autres régions de la vallée du Saint-Laurent.

Jusqu'à la décennie 1880-1890, la région du Saguenay en sa totalité était caractérisée par une économie rurale de type agro-forestier³⁷. Durant cette période, les changements dans la technologie agricole peuvent être considérés comme mineurs, sinon négligeables (si l'on excepte l'introduction du moulin à battre chez une centaine de cultivateurs, presque tous situés dans le Haut-Saguenay). C'est donc vers la fin du XIXe siècle que débuta au Saguenay ce qu'il convient véritablement d'appeler une réforme de la technologie agraire. Mais nous verrons que ses effets ne se sont pas généralisés avant 40 ou 50 ans. L'évolution de la technologie a donné lieu à une sorte de paradoxe dont nous nous limitons pour l'instant à faire état: après un premier démarrage à peu près complété au début du XXe siècle³⁸ et au cours duquel les conditions nécessaires au changement furent mises en place, le progrès agricole a cheminé très lentement, ne reprenant véritablement son cours qu'avec la Seconde Guerre mondiale.

S'agissant d'abord des procédés ou méthodes, les travaux de défrichement ont peu changé, de même que leur rythme. Mais à partir de 1915-20, on signale parfois le recours à la dynamite pour enlever les souches et les roches les plus grosses. Par contre, à partir de la décennie 1890-1900, le système d'assolement a commencé une longue période de transformation au cours de laquelle on a peu à peu éliminé la sole de pacage, plus ou moins équivalente à une jachère, pour faire place aux pâturages permanents. Toutefois, de nombreux exploitants s'y refusèrent longtemps, croyant — à tort — que la terre au repos «refaisait ses forces». Parallèlement, on voyait se répandre l'habitude d'acheter les

³⁷ Au sens que nous donnons à ce terme, en faisant référence à un contexte de colonisation intégrale où, à cause des contraintes du défrichement, les pratiques proprement agricoles n'étaient encore qu'ébauchées. Voir Gérard Bouchard, «Introduction à l'étude de la société saguenayenne aux XIXe et XXe siècles», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 31,1 (juin 1977): 3-27; Gérard Bouchard, *loc. cit.* (1988). Par rapport à ce contexte particulier, nos conceptions rejoignent assez celles de Normand Séguin qui, le premier, a proposé une modélisation théorique des rapports agriculture-forêt au Québec. Voir par exemple Normand Séguin, dir., *Agriculture et colonisation au Québec* (Montréal, Boréal Express, 1980), chapitre 2; René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie* (Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1984), chapitre 5.

³⁸ Sauf dans les paroisses trop jeunes où les défrichements étaient en cours. Rappelons que la colonisation s'est poursuivie jusqu'à la décennie 1940-50 dans cette région, le gros du mouvement de peuplement allant dans le sens est-ouest. Gérard Bouchard, «Le peuplement blanc», Christian Pouyez, Yolande Lavoie et al., *Les Saguenayens. Introduction à l'histoire des populations du Saguenay, XVIe - XXe siècles* (Québec, Presses de l'Université du Québec, 1983), chapitre 4.

graines de semences, et en particulier les graines fourragères. Entre 1890 et 1900, *Le Progrès du Saguenay* rapportait régulièrement les livraisons — par goélette ou par chemin de fer — de variétés de graminées (surtout du mil) et de légumineuses (lentilles, pois, trèfle, luzerne...). Les cultures sarclées (surtout le siam ou navet) faisaient aussi leur apparition dans l'assolement pendant que le blé en était pratiquement écarté. Le calendrier des tâches entra également en mutation. De plus en plus de cultivateurs concentrèrent leurs travaux de labour à l'automne. Ainsi, les terres étant par ailleurs mieux drainées et hersées, on put semer un peu plus tôt en mai.

Il importe cependant de rappeler que ces transformations furent lentes, mettant pratiquement un demi-siècle à se généraliser. La plus spectaculaire d'entre elles concerne sans doute l'introduction des engrais chimiques, à une échelle extrêmement réduite lors de la décennie 1920-30, puis à un rythme accéléré à partir de la décennie suivante³⁹.

Concernant ensuite l'outillage et la machinerie, la charrue métallique à versoir («oreilles») et sans avant-train a commencé à se répandre avec le tournant du siècle, les dernières charrues de bois disparaissant (sauf exceptions) vers 1920-30. C'est à partir du tournant du siècle aussi qu'on vit s'implanter progressivement la herse métallique à ressort, le semoir, le rouleau, la faucheuse, le râteau et la moissonneuse-lieuse. Avec un décalage d'une dizaine d'années environ, suivaient l'épandeur, la fourche à foin (actionnée par un cable) et le moteur à essence, utilisé à la place du pilotis pour commander le moulin à battre. À la décennie 1920-30, sont associés le chargeur à foin et le scarificateur, dont l'usage ne se généralisa cependant jamais. Enfin, la trayeuse, le tracteur et la moissonneuse-batteuse (qui délogeait ainsi le moulin à battre) firent leur apparition après la Crise et commencèrent à se répandre à partir de 1940-50. C'est vraiment lors de cette dernière décennie que survinrent les changements les plus radicaux, comme l'indique la courbe reflétant la valeur des outils et machines⁴⁰.

En fait, si l'on pouvait à chaque sous-période faire abstraction des aires trop récemment ouvertes aux défrichements et dont la progression était en retrait sur les autres (cf. *infra*), on verrait que l'évolution de l'agriculture saguenayenne a donné lieu à deux démarrages, entrecoupés d'une sorte de plateau. Le premier survint entre 1880 et 1910 environ et fut caractérisé principalement par la conversion à l'industrie laitière, l'abandon du blé, la diversification des autres céréales et des fourrages, l'apparition du semoir, de la faucheuse et de la moissonneuse. Le deuxième démarrage a commencé en 1935-40, apportant la progression rapide des engrais chimiques, du tracteur, de la trayeuse

³⁹ Confirmé par Régis Thibeault, *op. cit.*, graphique 41, 149.

⁴⁰ *Ibid.*, graphique 49, 164.

mécanique, de la moissonneuse-batteuse et des rendements; il faut souligner aussi l'amélioration de la diète des bovins par la généralisation de la moulée (son, avoine, grus) et des succulents (pulpe de betterave, pomme de terre, rutabaga). Le cas intéressant du silo illustre parfaitement ce modèle. Avec les débuts de l'industrie laitière, de nombreux cultivateurs devinrent plus attentifs à l'alimentation de leurs vaches. On vit alors s'implanter l'usage du hache-paille et de la boîte à fermentation. Les conférenciers agricoles et autres promoteurs de l'industrie laitière enseignaient que le foin et la paille hachés, préalablement macérés («fromentés») dans de l'eau chaude, se digéraient mieux (on soutient aujourd'hui le contraire) et faisaient donner plus de lait. Dans la foulée, on se mit aussi à prêcher la construction de silos. Un certain nombre d'exploitants emboîtèrent le pas, stimulés sans doute par un programme gouvernemental de subvention⁴¹. Mais l'affaire fut un échec. Le silo relevait d'une technologie disproportionnée par rapport à la ferme saguenayenne, trop petite et peu productive. Fait significatif, il fit cependant un retour, fructueux cette fois, après la Seconde Guerre mondiale, dans le cadre du deuxième démarrage.

Notre périodisation de l'évolution de la technologie agraire trouve une confirmation plus solide encore dans l'étude des rendements. Ainsi, le rendement du foin — l'une des deux cultures principales avec l'avoine — qui s'était haussé à une tonne/acre au tournant du siècle, s'y est maintenu grosso modo jusqu'en 1930-40, au gré de quelques variations conjoncturelles⁴². Quant à la courbe du rendement laitier, en hausse au tournant du siècle, elle bougea très peu entre 1910 et 1940. Selon les données des recensements canadiens, les rendements moyens connurent une première hausse, modeste, au moment de la première guerre (de 1 600 à 2 000 kg/année par vache environ), suivie d'un repli. Puis, à partir de 1941, la courbe s'éleva, passant de 2 000 à 14 000 kg/année en 30 ans⁴³. Les *Annuaire statistiques du Québec*, exploités sur la période 1914-1932⁴⁴, fournissent une image plus pessimiste, la courbe oscillant entre 1 000 et 1 200 kg/année (1 050 en fin de période). Ils font également ressortir que le nombre moyen de vaches par «patron» (cultivateur livrant régulièrement du lait à une fromagerie) est demeuré stable (N = 10) entre 1917 et 1932.

⁴¹ *Le Progrès du Saguenay* (8 mars 1894): 3.

⁴² Mais après 1940, l'indice s'effondre au lieu de s'envoler. C'est un phénomène isolé, inexpliqué pour le moment. Pour d'autres raisons, le rendement de l'avoine a suivi lui aussi un comportement assez anarchique (hausse jusqu'en 1921, effondrement par la suite, puis reprise en 1941); nous ne le commenterons pas ici.

⁴³ Régis Thibeault, *op. cit.*, graphique 32, 129.

⁴⁴ Par Robert Lavoie, dans le cadre d'un mémoire de maîtrise (inachevé) en études régionales, sous la direction de l'auteur. Une partie des données ont été diffusées sous forme de rapport dactylographié par le Groupe de Recherche sur l'Histoire (Saguenay-Lac Saint-Jean).

Ce modèle (voir synthèse au tableau 5) des deux démarrages agraires entrecoupés d'une accalmie doit toutefois être considéré à la lumière des trois réserves suivantes:

- a) il est difficile de lire dans le détail la trame de l'évolution technologique dans la première moitié du XX^e siècle, à cause des traumatismes qui l'ont secouée (les deux guerres, la récession de 1919-25, la Crise);
- b) idéalement, les mesures de rendement devraient faire la part d'une minorité d'exploitants avant-gardistes, présents sur toute la période;
- c) l'ouverture de nouvelles paroisses jusqu'en 1940 vient perturber les courbes dans deux sens opposés: les récoltes sur les terres neuves gonflent artificiellement les rendements; le contexte de défrichement est presque toujours associé à une régression de la technologie agraire.

4 - REPÈRES COMPARATIFS ET SPATIALISATION: COLONISATION ET RÉGRESSION TECHNOLOGIQUE

Ce dernier point retiendra d'abord notre attention. L'évolution du Saguenay agricole entre 1840 et 1940 n'est pas un objet d'étude homogène ou linéaire. C'est une succession de processus fragmentés dans l'espace et le temps, commandée par la marche du peuplement (Carte 2). L'ensemble du mouvement de colonisation peut ainsi se décomposer en sept ou huit épisodes, certains consécutifs, d'autres plus ou moins simultanés, chacun correspondant à une aire géographique. Nous pensons que le passage d'une aire à une autre s'est ordinairement accompagné d'une stagnation sinon d'un recul dans l'équipement et dans les techniques. La colonisation de l'ouest du Lac Saint-Jean échappe toutefois à ce modèle, pour deux raisons. D'abord, on y trouve les meilleurs sols de toute la région. En outre, les colons qui s'y étaient établis purent les premiers tirer parti de l'inauguration du chemin de fer inter-régional qui, en 1888, relia Roberval à Québec et à Montréal, alors que les autres parties de la région demeuraient plus isolées.

Pour le reste, de nombreux exemples attestent le clivage entre anciennes et nouvelles aires de colonisation. À l'est du Lac Saint-Jean (à Alma et Saint-Gédéon, notamment), à la fin du XIX^e siècle, le labour à la pioche s'observait encore, de même que le battage au fléau. Plus tard (vers 1915-20) à Saint-Eugène et à Saint-Hedwidge, on coupait encore le grain à la faucille. Puis, au nord du Lac Saint-Jean cette fois, à Girardville (1925-30) et à Sainte-Élisabeth (1935-40), on retrouvait presque tous les témoins de l'agriculture «primitive»: faux et faucille, charrue et herse de bois, semences à la volée, fixation des gerbes avec des «harts d'aulnes» ou avec la paille du grain, battage au fléau. La chronologie de la mécanisation est également instructive. Ainsi le moulin à battre, introduit dès 1871 dans le Haut-Saguenay, ne se répandit qu'en 1900-10 à Saint-Jérôme, au sud du Lac Saint-Jean. Le pilotis était encore absent de plusieurs fermes à Saint-Eugène en 1910-15. Le

TABLEAU 5
Périodisation des mutations dans la technologie agricole
Saguenay, 1840-1950-55

Composantes, indicateurs	De 1840 à 1880-85	De 1880-85 à 1905-10		De 1905-10 à 1935-40		De 1935-40 à 1950-55	
Procédés (techniques)	Technologie «primitive». Changements mineurs, sinon négligeables.	Premier démarrage agricole, caractérisé par la conversion à l'industrie laitière. Début d'une série de mutations, étalées sur quatre ou cinq décennies et touchant surtout la machinerie et l'outillage.	<ul style="list-style-type: none"> • Déclin de la culture du blé • Changements dans les assolements • Graines de semences et cultures sarclées 	Suite des mutations lentes amorcées à la période précédente.		Deuxième démarrage agricole	<ul style="list-style-type: none"> • Extension rapide des engrais
Équipement (machinerie, outillage)			<ul style="list-style-type: none"> • Charrue et herse métalliques • Introduction progressive du semoir, rouleau, râteau, faucheuse, moissonneuse-lieuse, hache-paille, boîte à fermenter; puis: épandeur, moteur à essence. • Échec du silo 		<ul style="list-style-type: none"> • Déclin puis disparition du pilotis, de la charrue et de la herse de bois • Chargeur à foin 		<ul style="list-style-type: none"> • Trayeuse, tracteur, moissonneuse-batteuse • Réintroduction du silo
Rendements des cultures			Tous rendements légèrement en hausse		Foin: rendement stationnaire (sauf terres neuves)		Hausse des grains. Déclin du foin
Rendements laitiers			Légèrement en hausse		À peu près stationnaires		Hausse rapide

Marche du peuplement au Saguenay (1841 - 1960)(a)

premier tracteur n'apparut à Saint-Henri (nord-est du Lac Saint-Jean) qu'en 1947, etc.⁴⁵.

Ces déphasages technologiques en zones de colonisation plus récente étaient en partie imputables à la pauvreté des colons. Mais en partie seulement: deux corpus de données construits à SOREP établissent clairement que les familles allant des anciennes aux nouvelles aires de défrichement étaient loin de toujours se recruter parmi les plus démunies (données non encore publiées)⁴⁶. En lui-même, le contexte de la colonisation constituait aussi un important facteur de régression. Les difficultés de communication faisaient obstacle à l'approvisionnement. L'habitat, fragile et très dispersé, privait le colon du réseau d'entraide auquel l'avait habitué la sociabilité intense des vieilles paroisses. Cet habitat se caractérisait aussi par un sous-développement du noyau villageois et des services ou équipements qui lui étaient associés (forgers et charrons; moulins à moudre, à carder, à tanner...). Enfin, et toujours à cause du contexte des défrichements, la saison agricole était plus courte, la forêt retardant la fonte des neiges, et la faible capacité productive de ces exploitations naissantes ne pouvait rentabiliser une machinerie de plus en plus sophistiquée et coûteuse.

Il est possible que ce phénomène de régression — très brièvement esquissé ici — soit un trait essentiel des sociétés neuves. Nous avons insisté ici sur la technologie agricole, mais nous savons que le phénomène touchait bien d'autres dimensions de la vie collective, comme les niveaux et les genres de vie, ou encore certains domaines de la vie coutumière⁴⁷. Par ailleurs, il va de soi que cet énoncé de méthode doit s'accompagner de réserves. Ainsi, dans certains cas (nous en avons signalé un au Lac Saint-Jean), la colonisation donne lieu à une avance plutôt qu'à un recul. Idéalement, pour mieux asseoir les comparaisons, il faudrait à une échelle très fine contrôler toutes sortes de variables comme la qualité du sol, le niveau économique de l'exploitant, ses antécédents familiaux, etc. Mais il est évident que des enquêtes rétrospectives aussi détaillées seront très difficiles à réaliser. Enfin, et comme

⁴⁵ Dans tout ce qui précède, il faut aussi prendre en compte les prêts et locations de machines et d'outils entre habitants. Quelques témoignages attestent l'existence de telles pratiques au Saguenay. Mais rien n'indique qu'elles aient été plus fréquentes sur les fronts pionniers du Lac Saint-Jean, par exemple, que dans le Haut-Saguenay. Dans l'ensemble, ce facteur ne paraît pas avoir joué beaucoup dans les écarts observés entre nouvelles et anciennes micro-régions. Par ailleurs, il est certain que ce phénomène de régression s'est présenté sous une forme accentuée dans les paroisses ouvertes durant ou peu après la Crise de 1929-35.

⁴⁶ Le premier corpus porte sur les migrations Charlevoix-Saguenay, l'autre sur les migrations est-ouest à l'intérieur du Saguenay. Ils ont été établis par les soins de Martine Hamel, Marc Saint-Hilaire et Gérard Bouchard. Sur le même sujet, voir aussi Marc Saint-Hilaire, «Origines et destin des familles pionnières d'une paroisse saguenayenne au XIXe siècle», *Cahiers de géographie du Québec*, 32,85 (avril 1988): 5-26.

⁴⁷ Gérard Bouchard, «Sur la dynamique culturelle des régions de peuplement», *Canadian Historical Review*, 68,4 (1986): 473-490.

nous avons dit aussi, ces phénomènes de régression peuvent être très provisoires.

La même hypothèse, assortie des précautions qui précèdent, peut être examinée cette fois à l'échelle interrégionale; mais encore une fois, chacun devine que l'ampleur et les difficultés qui sont rattachées à cet exercice sont considérables. Par exemple, nous en avons assez dit sur la mesure des rendements pour faire voir les nombreux pièges qui guettent, ici comme ailleurs, l'enquête comparative. Aussi bien, nous nous limiterons à un très modeste coup de sonde, en forme de question, plus pour faire voir la pertinence de notre hypothèse que pour la confirmer. En ce qui concerne d'abord la comparaison entre la région de Charlevoix et la région du Saguenay, elle semble tourner à l'avantage de la première, du moins si l'on en juge par l'équipement. La présence de la herse métallique est signalée dès le milieu du XIX^e siècle par C.-H.-P. Gauldrée-Boilleau⁴⁸. Selon les données du recensement canadien de 1871, le crible est aussi plus répandu dans Charlevoix (32,9% des exploitants contre 16,2% pour le Saguenay), de même que la batteuse (20,4% contre 5,9%). Les données dont nous disposons sur les rendements laitiers au XIX^e siècle sont trop éparées pour autoriser quelques conclusions. Quant aux rendements des cultures, ils ne sont pas comparables à cause de l'effet des terres neuves.

En ce qui concerne la vallée du Saint-Laurent, la comparaison devrait normalement tenir compte (tout comme dans le cas de Charlevoix) de l'hétérogénéité de l'espace laurentien, ce qui n'est évidemment pas possible dans l'état présent de la recherche. On doit se contenter pour le moment de quelques repères. Pour le XIX^e siècle, sur le plan de la machinerie et de l'outillage, le Saguenay paraît globalement accuser un retard de deux à trois décennies pour ce qui concerne l'introduction de la charrue métallique à versoir, de la herse en fer, de la batteuse, du semoir et de la moissonneuse⁴⁹. Mais, pour la première moitié du XX^e siècle, une comparaison assez serrée avec la Mauricie, portant en particulier sur les rendements, montre les deux régions à peu près sur

⁴⁸ Voir C.-H.-P. Gauldrée-Boilleau, *op. cit.*

⁴⁹ Cet énoncé est appuyé sur des survols proposés par Louise Dechêne, *op. cit.*; Jean Provencher, *C'était l'automne. La vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent* (Montréal, Boréal Express, 1984), 236 p.; Jean Provencher, *C'était l'hiver. La vie rurale traditionnelle dans la vallée du Saint-Laurent* (Montréal, Boréal Express, 1986), 278 p.; Jean Hamelin et Yves Roby, *Histoire économique du Québec: 1851-1896* (Montréal, Éditions Fides, coll. «Histoire économique et sociale du Canada français», 1971), chapitre 7; Claude Blouin, *op. cit.*; Corinne Beutler, «L'outillage agricole dans les inventaires paysans de la région de Montréal reflète-t-il une transformation de l'agriculture entre 1792 et 1835?», F. Lebrun et N. Séguin, dir., *Sociétés villageoises et rapports villes-campagnes au Québec et dans la France de l'ouest (XVII^e - XX^e siècles)* (Centre de recherche en études québécoises, Université du Québec à Trois-Rivières, Presses universitaires de Rennes 2, 1987): 121-130; Yves Otis, *Famille et exploitation agricole: quatre paroisses de la rive-sud de Montréal (1852-1871)*, mémoire de maîtrise (histoire), Université du Québec à Montréal, 1985, 187 p.

un pied d'égalité, avec quelques écarts dans les deux sens⁵⁰. Pour ce qui est des procédés ou techniques, il faut faire abstraction de certains raffinements apparus très tôt dans la vallée du Saint-Laurent et trop étroitement reliés aux conditions climatiques (par exemple les céréales d'automne ou les cultures maraîchères). Nous n'avons relevé aucune donnée établissant que le système d'assolement saguenayen ait évolué très différemment des systèmes laurentiens — mais il est vrai que les travaux sont peu nombreux sur ce sujet, en particulier pour la seconde moitié du XIXe siècle. Par ailleurs, nous possédons quelques témoignages de Saguenayens qui, fréquentant les marchés de Québec au tournant du siècle, s'étonnaient de la qualité du cheptel qu'ils y voyaient, en comparaison de celui qu'ils y apportaient eux-mêmes. S'agissant enfin des rendements, nous ne disposons d'aucun élément comparatif avant le XXe siècle, soit parce que les données disponibles ne portent que sur le blé⁵¹, soit parce qu'elles embrassent l'ensemble des productions végétales⁵², soit qu'elles sont trop ponctuelles⁵³, soit enfin parce que les données présentées n'ont pas fait l'objet d'un traitement critique approprié⁵⁴.

L'inventaire et la mesure précise des écarts interrégionaux ne peuvent guère aller plus loin pour l'instant⁵⁵. En contrepartie, il est utile de relever les similitudes qui se marquent à deux ou trois siècles d'intervalle entre certaines aires de la vallée laurentienne et la région du Saguenay. On est frappé de voir apparaître dans les paroisses de colonisation des XIXe et XXe siècles plusieurs traits de la technologie observée en Nouvelle-France par Louise Dechêne et par Robert-Lionel Séguin⁵⁶: rythmes et méthodes de défrichement, labours à la pioche, charrue «canadienne» (avec avant-train) et herse de bois, engrais natu-

⁵⁰ La comparaison a aussi porté sur l'évolution du nombre de tracteurs, moissonneuses-batteuses et trayeuses, sur le calendrier d'introduction des engrais et sur l'évolution de la valeur totale des machines et des outils. Cf. Régis Thibeault, *op. cit.*, chapitres 6 et 7.

⁵¹ Jean Hamelin et Fernand Ouellet, «Outillage et rendements agricoles», C. Galarneau et E. Lavoie, dir., *France et Canada français du XVIe au XXe siècles* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966), 80-120. Colloque d'histoire tenu à Québec du 10 au 12 octobre 1963.

⁵² Par exemple, Serge Courville, «La crise du Bas-Canada, éléments d'une réflexion géographique», *Cahiers de géographie du Québec*, 24, 62 (septembre 1980): 193-224; René Monette, «Essai sur le mode de mise en valeur des exploitations agricoles», N. Séguin, dir., *Agriculture et colonisation au Québec* (Montréal, Les Éditions du Boréal Express, 1980), 39-51.

⁵³ Léon Gérin, *op. cit.*

⁵⁴ Gabriel Dussault, *Le Curé Labelle. Messianisme, utopie et colonisation au Québec 1850-1900* (Montréal, Hurtubise HMH, 1983), 314ss. Dans ce dernier cas, on se heurte au problème des unités de mesure utilisées dans les recensements du XIXe siècle (minots/arpents, boisseaux/acres) et des conversions à effectuer. Voir à ce sujet Régis Thibeault, «Les unités de mesure dans les documents officiels du dix-neuvième siècle au Bas-Canada et au Québec», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 43, 2 (automne 1989): 221-232.

⁵⁵ Il sera toutefois possible d'y voir plus clair bientôt au fur et à mesure que progresseront les travaux dans le cadre d'un projet que nous avons mis sur pied à l'été 1988 et qui vise à reconstituer (dans ses grandes lignes) l'évolution de l'agriculture dans la vallée du Saint-Laurent entre 1851 et 1971.

⁵⁶ Louise Dechêne, *Habitants et marchands de Montréal au XVIIIe siècle* (Paris, Plon, coll. «Civilisations et mentalités», 1974), 588 p.; Louise Dechêne, *loc. cit.*; Robert-Lionel Séguin,

rels, semences à la volée, foin coupé à la faux, blés coupés à la faucille par les hommes et engerbés avec la tige par les femmes, battage au fléau, paille et litière servies aux bovins, boeufs de trait... Nous pensons que ces continuités techniques, intéressantes en elles-mêmes, s'inscrivent dans un modèle plus large relié au contexte physique, économique, social et culturel créé par la colonisation. On pourrait ainsi observer dans l'histoire du Québec rural une dérive spatiale et temporelle commandée par l'extension progressive des fronts pionniers⁵⁷.

CONCLUSION

L'objet de cet article était de reconstituer la périodisation et certaines modalités des changements intervenus dans la technologie agraire au Saguenay entre les débuts de la colonisation en 1838-40 et la Seconde Guerre mondiale. Nous avons été amené à reconnaître l'existence de deux démarrages agricoles — l'un vers la fin du XIXe siècle, l'autre en fin de période — entrecoupés d'un plateau défini par référence aux rendements des cultures et de la production laitière. La période allant de 1900-10 à 1935-40 est en effet le lieu d'un paradoxe, dans la mesure où des changements y sont intervenus dans les procédés et dans l'équipement, mais non dans la productivité. À ce propos, il faut rappeler que la production globale par ferme a cependant augmenté substantiellement. Durant la sous-période considérée, la production des céréales est passée de 119 boisseaux par ferme à 214, pendant que la production du foin s'élevait de 12 à 25 tonnes par ferme⁵⁸. La mécanisation a donc permis d'étendre les emblavures et les prairies fauchées. Elle a permis aussi de suppléer aux effectifs de la main-d'oeuvre agricole attirés par la grande industrie et la ville saguenayenne, surtout après la Première Guerre. Mais il est clair qu'elle ne s'est pas immédiatement traduite en accroissement de productivité. Plusieurs témoignages suggèrent même une sous-utilisation de la machinerie, dont les habitants se seraient montrés trop friands et mauvais usagers⁵⁹.

«L'équipement aratoire prémachiniste aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles», C. Galarneau et E. Lavoie, dir., *France et Canada français du XVIe au XXe siècles* (Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1966), 121-138, Colloque d'histoire tenu à Québec du 10 au 12 octobre 1963; Robert-Lionel Séguin, *La civilisation traditionnelle de l'habitant aux 17e et 18e siècles* (Montréal/Paris, Éditions Fides, 1967), 701 p.

⁵⁷ D'où l'idée d'une sorte de cycle de la société rurale entre le XVIIe et le XXe siècle. Nous avons déjà proposé une figure de ce modèle en prenant pour objet les modalités de la reproduction familiale (systèmes de transmission, mobilité géographique, évolution de la propriété familiale, etc.). Voir à ce sujet Gérard Bouchard, «L'étude des structures familiales pré-industrielles. Pour un renversement de perspectives», *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 28 (octobre-décembre 1981): 545-571; Gérard Bouchard, «Les systèmes de transmission des avoirs familiaux et le cycle de la société rurale au Québec, du XVIIe au XXe siècle», *Histoire sociale/Social History*, 16,31 (mai 1983): 35-60.

⁵⁸ Régis Thibault, *op. cit.*, chapitre 4.

⁵⁹ Voir en particulier *Le Progrès du Saguenay* du 13 janvier 1904, sur un «parlement modèle» tenu à Roberval; Armand Létourneau, «L'agriculture dans le Lac Saint-Jean», *Le terroir*, 2,2 (octobre 1919): 121-133; Raoul Blanchard, *op. cit.*, 128, 129, 135.

Notre modèle des deux démarrages appelle encore les remarques suivantes:

- a) nous référant à plusieurs de ses traits, nous avons qualifié de «primitive» la technologie agricole saguenayenne associée aux premières décennies des défrichements. C'est là un concept à première vue imprudent qui a suscité, et avec raison, tous les procès que l'on sait. Mais, quelles que soient les circonstances et la rationalité qui y conduisent et qui l'expliquent en toute objectivité, comment qualifier autrement un régime agraire où, jusqu'en plein XXe siècle et dans le contexte nord-américain, on voit encore des cultivateurs labourer à la pioche, semer à la volée, moissonner à la faucille, battre au fléau, moudre le grain au pilon, nourrir les vaches avec leur litière et pratiquer des années de lactation de six mois? On plaidera difficilement ici l'anachronisme: ces traits sont dits primitifs par référence aux normes et pratiques courantes de l'époque, et non par référence à l'agronomie sophistiquée d'aujourd'hui;
- b) le plateau observé dans l'évolution des rendements laitiers pourrait être une illusion statistique, les piètres performances des nouvelles paroisses masquant le progrès continu des anciennes. Cette hypothèse a fait l'objet de vérifications. Elle ne s'est pas avérée; il y a certes des écarts entre paroisses ou entre sous-régions, mais l'inertie entre 1911 et 1941 se marque partout;
- c) la cassure intervenue après le premier démarrage constitue un phénomène inattendu, d'une très grande portée. Rien dans la structure du marché ou dans le potentiel des facteurs de production ne paraît devoir en rendre compte. Nous croyons qu'elle s'explique par référence à la dynamique de la pluriactivité et de la co-intégration: l'habitant gérait le revenu du fromage comme celui des autres activités d'appoint; il n'en attendait pas plus qu'un complément et n'était pas disposé à compromettre l'équilibre fragile de l'économie familiale en la faisant reposer entièrement sur cette activité⁶⁰;
- d) à cause de l'éclatement des rendements qui le caractérise, le deuxième démarrage paraît plus spectaculaire que le premier. Il faut pourtant insister ici sur l'importance que représentait pour l'habitant (tout au moins sur le plan psychologique) l'abandon du blé, de tout temps la source principale de l'alimentation, au profit d'une production destinée à la vente (le fromage). Pour la première fois, l'agriculteur saguenayen faisait ainsi pleinement l'expérience d'une dépendance étroite à l'endroit du marché pour une denrée essentielle;
- e) il n'est pas exclu que la périodisation proposée pour le Saguenay trouve des analogies dans les régions laurentiennes adonnées à l'industrie laitière. C'est ce que suggèrent par exemple l'étude consacrée par Normand Séguin à la Mauricie, l'essai de synthèse de Jean-Pierre Wampach sur la croissance agricole au Québec et, plus encore,

⁶⁰ Gérard Bouchard, *loc. cit.* (1988).

une statistique québécoise des rendements laitiers entre 1911 et 1971, présentée par Normand Perron⁶¹. L'idée trouve aussi d'autres éléments de validation dans les comparaisons interrégionales effectuées par Régis Thibeault et Gérard Bouchard⁶²;

- f) le deuxième démarrage agraire appelle lui aussi explication. On soupçonne ici un effet combiné de l'accroissement vigoureux du marché (local aussi bien qu'extra-régional) et d'une restructuration de l'exploitation faisant suite à la saturation de l'espace agraire, celle-ci marquant la fin de la colonisation et mettant en échec le mode traditionnel de reproduction familiale⁶³.

S'agissant enfin du modèle de la régression et du long cycle de la société rurale commandé par la marche de la colonisation entre le XVIIe et le XXe siècle, il a creusé entre Charlevoix et le Saguenay, puis au sein de cette dernière région, des écarts plus ou moins durables. Ainsi, dès le début du XXe siècle, les rendements laitiers saguenayens étaient supérieurs à ceux de Charlevoix (d'après les données des recensements canadiens). Par contre, le recul des paroisses créées autour et à distance du Lac Saint-Jean n'a jamais été comblé. Après un retard initial, l'avenir à long terme des nouvelles paroisses ou régions relève donc de leurs propres capacités ou facteurs de développement.

Sur un autre plan, notre enquête plaide en faveur d'une analyse comparative à diverses échelles; mais elle fait aussi ressortir les obstacles nombreux qui se dressent dans cette direction, étant donné certaines spécificités des aires comparées. En particulier, il convient d'être attentif à contrôler les paramètres suivants:

- état de développement (ou ancienneté) des terroirs étudiés;
- orientations, spécialisations éventuelles des régimes agraires;
- importance du marché local (par exemple, proximité de centres urbains, état des moyens de communication);
- différences, spécificités climatiques et pédologiques;
- degré d'hétérogénéité de chaque unité de comparée.

À cette condition, il doit être possible d'explorer utilement le modèle ici proposé. Nous pensons que ce dernier ouvre quelques perspectives nouvelles, peut-être fécondes, pour l'étude à la fois des sociétés neuves et des cadres collectifs (sociaux, économiques, culturels) qui servent de référence à l'évolution de la technologie agraire.

⁶¹ Normand Séguin, «L'agriculture de la Mauricie et du Québec 1850-1950», *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 35,4 (mars 1982): 537-562; Jean-Pierre Wampach, «Deux siècles de croissance agricole au Québec, 1760-1985», *Recherches sociographiques*, 29,2-3 (1988): 181-199; Normand Perron, *op. cit.*, tableau 9, 128.

⁶² Régis Thibeault, *op. cit.*; Gérard Bouchard et Régis Thibeault, «Change and Continuity in the Saguenay Agriculture: the Evolution of Productions and Yields (1852-1971)». À paraître.

⁶³ On assiste en même temps au début des pratiques contraceptives dans les campagnes. Voir Raymond Roy et Gérard Bouchard, «L'évolution de la fécondité saguenayenne, 1840-1940». Communication à un colloque sur l'étude de la fécondité en Amérique du Nord, tenu en mars 1989 au département d'histoire de l'Université d'Ottawa.